

## ***Le passage interstitiel : une pensée cosmologique de la philosophie deleuzo|guattarienne***

by ANTOINE RENZO

### **Abstract**

Our lyrical proposition finds itself, at times, in continuity with the works of Félix Guattari and Gilles Deleuze, and at other times, within the trajectory of the recent anthro-cosmological turn undertaken in philosophy, but above all within the depths of transitive thought. Through the notions of “éclair” and “précurseur sombre,” we sketch the acoustic and philosophical contours of a logic of passage that allows Thought to neither be inside nor outside, but rather to transit in-between universes.

The lyrical work that we have implemented concerning the interstitial passages is part of a will to build bridges between Thought and Cosmos; to rethink our acoustic relation to the universe and *vice-versa*; ultimately to allow us to *make-world*.

### **Dehors le vent, la pluie...**

Du chaos naissent les *Milieux* et les *Rythmes*... C'est l'affaire des cosmogonies très anciennes, écrivaient Guattari et Deleuze dans *Mille Plateaux* : la riposte des milieux au chaos, c'est le rythme. Le lieu commun – *mi-lieu* – propre au chaos et au rythme, c'est l'entre-deux, entre deux milieux, rythme-chaos ou chaosose, disaient-ils (Deleuze & Guattari 1980 : 384).

Dehors le vent, la pluie, l'éclair...

Deleuze et Guattari conçoivent le Cosmos à l'image d'une ritournelle déterritorialisée avec le rythme comme milieu de tous les milieux : il y a « rythme dès qu'il y a *passage* transcodé d'un milieu à un autre » (Deleuze & Guattari 1980 : 385). Ainsi, comment pouvons-nous concevoir ce passage ? Nous proposons dans cet essai-lyrique de prolonger l'intuition deleuzo|guattarienne<sup>1</sup> concernant la notion de passage, de rendre compte de l'« en-soi » du passage dans toutes ses tonalités, ses vibrations et son acoustique. Quelle

---

<sup>1</sup> Quoique singulière, nous considérons – dans une optique située – la pensée guattarienne et deleuzienne tel un agencement collectif d'énonciation en considérant « la question de la subjectivité sous l'angle de sa production en reconstruisant l'ensemble des modalités de l'être-en-groupe du point de vue de la multiplicité éclatée des composantes de subjectivation qui ne passent pas nécessairement par l'individu » (Querrien & Alliez 2008 : 22) ; voire comme un *nom propre*. C'est à ce titre que nous mobilisons la barre verticale (|) afin de figurer cette traversée ; ce couplage.

logique du « passage » ou passage logique<sup>2</sup> pouvons-nous percevoir au travers de la cosmologie deleuzo|guattarienne ? Si le milieu ou l'interstice consiste en la genèse de toutes les genèses, considéré comme espace de la *mouvance-entre*, et que le monde et la pensée sont opérés par transcodage, c'est-à-dire définis par la manière dont un milieu sert de base à un autre ; s'établit sur un autre, se dissipe ou se constitue dans un autre milieu (Deleuze & Guattari 1980), comment – au travers du concept guattarien de *transistancialité* ainsi qu'à la lumière de la métaphysique deleuzienne<sup>3</sup> basée notamment sur la Différence et la Répétition – pouvons-nous rendre compte du passage interstitiel<sup>4</sup> mis en exergue par cette *logique de passage* ; quelle est sa force, son mouvement, son acoustique ?

Comment s'articule le passage d'un milieu à un entre-deux milieu, le passage entre chien et loup ; entre ondulations géomorphes et réverbérations cosmomorphes; entre ritournelle terrestre et ritournelle cosmique ?\*

## Prélude

Ce texte s'inscrit dans le prolongement des travaux guattariens<sup>5</sup> quant aux transistancialités, c'est-à-dire aux logiques de transsubjectivités (Guattari 1981). Plus spécifiquement, nous désirons approfondir nos questionnements quant à l'éclair deleuzien et au précurseur sombre eu égard aux agencements transistants. La transistance, selon Guattari, s'institue *entre-deux* univers totalement hétérogènes. C'est-à-dire qu'elle fait tenir – à l'instar de l'interstice intercostal – un ensemble de phylums. Afin d'en faire la démonstration, Guattari expose sa pensée à l'aide des sémiotiques musicales et mathématiques :

un certain type de signes musicaux ou d'objets musicaux développent leur univers qui s'appelle la musique. À côté de cela, vous avez un phylum mathématique qui, à partir d'un certain signe va développer des idéalités mathématiques. Mais entre les mathématiques comme univers et la musique, il n'y a pas de rapport, il n'y a pas de mélange, pas de segmentarité. Et pourtant, il y a bien un rapport, puisqu'on peut faire des mathématiques avec de la musique... (Guattari 1981 : 4)

Ici, les forces transistancialités – la transistancialité – articulent les différents univers subjectifs *entre-eux*, à titre de lignes de passage. Ainsi, nous comprenons les transistancialités comme des « lignes de passage entre les différents niveaux du réel, entre les divers

---

<sup>2</sup> « Ce qui traverse la pensée, met en mouvement l'esprit, et inversement ce qui traverse l'esprit met en mouvement la pensée. » (Sarnel 2011).

<sup>3</sup> Malgré le caractère polyédrique de ce débat, et en admettant la complexité de cette question, nous abondons dans le sens d'Arnaud Villani (1998), de Jérôme Rosanvallon, d'Igor Krtolica et de Vincent Jacques (Antonioli & al. 2021) ainsi que de Pierre Montebello (2021) en considérant le projet philosophique deleuzien – voire deleuzo|guattarien – comme en partie ou en totalité métaphysique.

<sup>4</sup> Deleuze illustre l'« entre » ou le passage de l'éclair au précurseur sombre comme un « chemin renversé, comme en creux ». Ce chemin renversé développé – à titre d'« allée-retour » ou de *passage interstitiel* – en aval de notre démonstration constitue l'objet d'analyse de notre proposition. *Allée*, définition comme un espace pour le passage ; décrit un moment où seul le retour est contingent.

\* Cette problématique prend son origine lors d'un colloque organisé par l'Université Laurentienne (2023), « La cosmologie entre philosophie et science: Deleuze, Guattari, et nous », Sudbury: Canada.

<sup>5</sup> À ce titre notre réflexion est fortement redevable à la pensée guattarienne émanant de ses séminaires (Guattari 1972, 1979, 1981) et à celle de Romain Sarnel (2007).

espaces de liberté, entre les multiples lieux de pensée » (Sarnel 2007 : 5). Au travers de leurs articulations, les transversalités dé-couvrent « de nouveaux objets ou plutôt des objets laissés dans l'ombre » (*ibid.*). Guattari en fera référence à titre d'objets transistants ou encore d'objets *singuliers*. Ainsi, contrairement aux objets persistants dont la particularité serait la capacité de reterritorialisation, le registre des objets transistants serait celui « des actes de passage », leur statut particulier s'institue au travers d'une logique de passage (*ibid.*). La suite de notre réflexion s'enhardira, tout d'abord, de questionner le caractère transistantiel des notions d'éclair et de précurseur sombre afin d'éclaircir les contours de cette *logique de passage* pour en interroger le potentiel cosmologique. Or, à ce chapitre, nous tenons, tout d'abord, à justifier notre choix conceptuel.

### Acte premier : l'éclair deleuzien et le précurseur sombre

On peut imaginer un chaos plein de potentiels : comment mettre en rapport les potentiels ? Je ne sais plus dans quelle discipline vaguement scientifique, on a un terme qui m'avait tellement plu, que j'en ai tiré parti dans un livre, où ils expliquaient qu'entre deux potentiels se passait un phénomène qu'ils définissaient par l'idée d'un sombre précurseur. « Le précurseur sombre », c'est ce qui mettait en rapport des potentiels différents. Et une fois qu'il y avait le trajet du sombre précurseur, les deux potentiels étaient comme en état de réaction. Et, entre les deux, fulgurait l'événement visible : l'éclair. Il y avait le précurseur sombre et puis l'éclair. C'est comme ça que le monde naît. Il y a toujours un précurseur sombre que personne ne voit et puis l'éclair qui illumine. C'est ça le monde. Ça devrait être ça la pensée. Ça doit être ça la philosophie. C'est ça aussi la sagesse du Zen. Le sage, c'est le précurseur sombre et puis le coup de bâton – puisque le maître Zen passe son temps à distribuer des coups de bâton – c'est l'éclair qui fait voir les choses. (Deleuze 1996)

De tous les marqueurs deleuziens, nous avons choisi ceux d'éclair|précurseur sombre<sup>6</sup> afin de mettre en lumière notre analyse des passages interstitiels mais aussi dans l'optique de re-dynamiser l'intuition deleuzo|guattarienne quant à la *logique de passage*.

En effet, cette base théorique –l'éclair « deleuzien » et le précurseur sombre – a été privilégiée à celles offertes par un ensemble d'autres concepts deleuzo|guattariens puisqu'elle revêt un caractère, *a posteriori*, cosmologique. En filigrane des auteurs de *Dark Precursor*, Paulo de Assis et al., nous concevons, par exemple, que les notions d'agencement, de corps sans organe, d'haecceité, de multiplicité, de rhizome, de singularité, de strate, de territoire impliquent « *some kind of already constituted relation(s) between heterogeneous parts* » (de Assis et al. 2017 : 10). L'éclair et, à plus forte raison, le précurseur sombre ne peuvent être pensés comme « déjà constitués » puisqu'ils sont « *the transductive modulation between different potentials and intensities — In this sense, seems to precede all other concepts* » (*ibid.*). Ces deux concepts portent en eux l'essence posthume propre à la pensée deleuzienne et une postérité qui en appelle à ce commencement ou plutôt à l'interstice permettant une traversée cosmologique. C'est dans cette mesure que cette alliance conceptuelle ne peut être pensée comme « déjà constituée » puisqu'elle est « *the sparking relation itself* » (*ibid.*). Leur caractère

---

<sup>6</sup> À l'instar de Assis, P., & Giudici, P. (2017), Sarnel, R. (2007), De Jaquet, C. (2016), nous concevons l'éclair « deleuzien » comme un lègue théorique *a posteriori* ; comme un acte de création conceptuel posthume.

proprement cosmologique s'exprime lorsque la tension synergique entre éclair et précurseur sombre éclate et disjoncte. C'est ce dépassement – cette fissure synchronique<sup>7</sup> –, cette fêlure qui offre la possibilité de prolonger ce que Deleuze considère comme étant propre à la géophilosophie<sup>8</sup> : nous permettre, à la fois, de sortir de la pensée et, *ipso facto*, de défusionner la pensée à la terrestriabilité.

Prenons comme exemple les concepts de *pli* et de *rhizome*. Le couplage rhizome|pli s'inscrit dans un agencement d'ordre « terrestre », c'est-à-dire qu'il participe à une géophilosophie voulant « mettre en question les partages traditionnels entre le dedans de la conscience et le dehors du monde physique et social » (Antonioli 2009 : 118). En effet, le rhizome s'ancre dans une résonance particulièrement – mais non-exclusivement – terrestre, nous pourrions même dire qu'il se diffuse via une ritournelle proprement terrestre : *géomorphe*, il tend à reproduire la disposition qu'a le vivant à rendre équivalent et solidaire les mouvements de leurs êtres aux mouvements du monde.

Le rhizome se rapporte à l'alliance, au milieu, à l'entre-des-choses, à l'inter-être ; dans ces rapports avec la « sexualité, avec l'animal, avec le végétal, avec le monde, [...] : toutes sortes de devenirs » (Deleuze & Guattari 1980 : 32). Implicitement le rhizome implique un rapport, non-exclusif ; de stratification de plateaux de terrestriabilité *sur* terrestriabilité. Deleuze pense donc l'espace terrestre « comme le médium continu qui permet à la sensation de passer dans le corps » (Regnauld 2012 : 202). Ainsi, nous considérons le pli en tant que « dynamique qui informe l'espace et le fait agir sur les corps, donc sur la capacité à penser » (203). Le pli, – l'infiniment petit, pensée-entre, *vinculum substantiale* – est imbriqué dans et sur le rhizome lui proposant des lignes et mouvements : les plis de la *matière*, ses *ondulations*, vont à l'infini.

Ici, il nous semble pertinent de mentionner que – dans un prolongement de la pensée deleuzienne – le rhizome comme le pli sont des concepts mobilisables, de cette mobilité, ils sont *incontenables* : ils ne peuvent être contenu à l'intérieur d'une dualité ou s'intérioriser à même une limite (terre, cosmos, pensée, langage, etc.) quelle qu'elle soit. Or, dans une logique cosmologique, il nous semble que la matière (connue) est une propriété proprement terrestre contrairement à la matière cosmique héritée d'une consistance a-matérielle, c'est-à-dire la matière connue-inconnue comme l'*antimatière*, la *matière inerte* ou encore la *matière noire*.<sup>9</sup> Nous y reviendrons.

Ainsi, l'alliage rhizome|pli, ici, très brièvement revu, évoque, en quelque sorte, le *planomène* ou « champ perpétuel d'interactions, où les multiplicités ne cessent d'être emportées par le dehors pour augmenter le nombre de leurs connexions » (Heuzé 2003 :

---

<sup>7</sup> « Elle n'est pas intérieure, comme contrastant avec ce qui, bruyant, nous arrive de l'extérieur : ni l'un, ni l'autre, elle est ce qui se tient et opère à la surface, elle est à la *frontière*, *insensible*, *incorporelle*, *idéelle*. Étant à la frontière, la constituant même, elle est le fond sur lequel les grands événements se jouent (et par quoi ils s'effectuent) tout en constituant et en creusant les interstices par lesquelles les événements internes s'effectuent et se propagent vers l'extérieur. » (Spindler 2012 : 120).

<sup>8</sup> « La philosophie est une géophilosophie » (Deleuze & Guattari 1991 : 91). Ici, nous reprenons l'interprétation qu'en fait Manola Antonioli : « il s'agit plutôt de produire une déterritorialisation réciproque entre géographie et philosophie, de concentrer son attention sur des questions de limite, de frontière et de territoire au sein de la pensée » (Antonioli 2009 : 118).

<sup>9</sup> La matière connue donc observée constitue « que 5% de l'univers à quoi s'ajouterait 27% de matière noire et 68% d'énergie noire » (Neyrat 2014 : 117) ; soit de matière connue-inconnue. Ici, nous nous référons à l'analyse neyratienne (Neyrat 2016) concernant la matière fantôme en admettant que « chaque levée de matérialisme consiste ainsi toujours à faire remonter quelque chose qui était passé sous silence, [à faire ressortir] le dehors du monde que nos sens refusèrent au sentir » (119).

276). Intuitivement terrestre, le *planomène* – en tant que force d'expansion et d'injonction centrifuge –, « nous exhorte à toujours aller explorer ce qui peut faire bordure avec le différent, avec ce qui pourra donner lieu à un nouvel agencement » (279). Ainsi, si le monde « terrestre » n'est que « prolifération, juxtaposition et disjonction d'images » (Pasqua 1989 : 537), c'est parce qu'il se déploie comme une

vague étendue se déroulant, s'enroulant, et se déroulant à nouveau, en supprimant toute distance, en comblant les vides, en frayant des connexions nouvelles, en traçant des sillons nouveaux, par où des développements sans fin, faits de bifurcations et de zig-zags, assurent une présence et empêchent l'absence. (Pasqua 1989 : 537.)

De surcroît, nous considérons que ce même mouvement « terrestre » et ondulatoire, parcourant intuitivement ses limites propres, pousse aussi la pensée – vers l'extérieur – à l'envers de la bordure.

Si l'alliage rhizome|pli trace les lignes de l'agencement terrestre et que le grand dehors (Neyrat 2014) – qualifié comme devenir-Autre – entendu comme « dimension séparée de non-communication où sont proposées à la vie de l'esprit [des écarts] générateurs de nouvelles relations » (125) –, nous considérons que l'éclair deleuzien nous donne accès à cette interstice : l'éclair, à l'image d'un fanal<sup>10</sup>, permet de percevoir le passage et c'est ainsi que nous dépassons l'infiniment petit, l'infiniment grand et *vice versa*.

## Intermezzo

Lorsque la communication est établie entre séries hétérogènes, toutes sortes de conséquences en découlent dans le système. Quelque chose « passe » entre les bords ; des événements éclatent, des phénomènes fulgurent, du type éclair ou foudre. (Deleuze 1968 : 155)

Deleuze est un penseur de la *limite*, de l'*écart* et du *lien*, mais aussi de l'*entre*, du *mouvant* et du *passager*. L'éclair deleuzien, image de la relation, écarte et maintient la multiplicité (l'un et le multiple), se distinguant « du ciel noir [tout en le trainant] avec lui, comme s'il se distinguait de ce qui ne se distingue pas » (Deleuze 1968 : 43). Ici, le geste deleuzien vient mettre un éclairage nouveau sur la propension créatrice de l'univocité ontologique mais avant tout sur la relation comme création de création : « l'éclair fait voir la nuit, et le cri entendre le silence » (*ibid.*). En effet, à rebours de la philosophie de la représentation — ayant comme leitmotiv de rapporter la différence à l'identique — l'éclair deleuzien scinde la pensée afin de faire surgir l'indifférencié. L'éclair est « la “différence ontologique” qui maintient et écarte tout à la fois ce qu'elle différencie » (Mengue 1994 : 147) ; l'être est différence et s'actualise dans cette différenciation puisqu'il « se pose et tranche, se décide et se découpe de soi, écartant ensuite de soi ce qui n'est pas lui, tout en le maintenant avec soi » (146).

---

<sup>10</sup> L'éclair agit ici à titre de fanal. Un fanal ou phanal du grec ancien *phanari* (*fanari*) se référant au phare du quartier est entendu comme une « lanterne placée en un endroit surélevé pour servir de repère ou de signal dans la nuit » (Larbaud 1966 : 138). Principalement, utilisé dans un contexte de navigation fluviale à titre de phare ou de sémaphore, le fanal est aussi représenté dans la mythologie grecque : il évoquerait le retour d'un marin qui croiserait des riverains au beau milieu de la nuit.

L'éclair deleuzien possède un certain nombre de fonctions, nous en retenons deux ; tout d'abord, il figure ou « matérialise » le mouvement relationnel entre les piliers métaphysiques érigés sur la différence et la répétition ; « c'est la différence qui est rythmique, et non pas la répétition qui, pourtant, la produit » (Deleuze & Guattari 1980 : 385). L'éclair peut donc être considéré comme la rythmique des milieux ; et c'est, ici, notre deuxième point ; il vient rythmer le mouvement ontologique des milieux ou, plutôt, vient effectuer un transcodage, c'est-à-dire qu'il sert de base à un autre milieu afin qu'il puisse s'établir, se dissiper ou se constituer dans un autre agencement.

Insaisissable, l'éclair met en exergue un moment d'intensité ; une fulgurance ; une illumination située qui transcende les limites de la pensée ; une expérience qui rompt avec les schémas de pensée préétablis et permet l'émergence de nouvelles inductions. L'éclair est un instant où la pensée se saisit dans sa singularité, une nouveauté, en échappant aux structures et aux catégories de pensée traditionnelles, c'est une expérience de rupture qui permet de percevoir des variations hors-monde. Telle une hyperbole, l'éclair – éphémère et fondamental – figure la métaphysique deleuzienne, en s'édifiant sur la singularité et l'univocité de l'événement : chaque événement constitue un moment unique de rupture, de transformation radicale, imprévu et singulier : il laisse une trace indélébile dans le cours du devenir (Deleuze 1968).

En soi, à l'image des *Mouvements Aberrants* (Lapoujade 2014)<sup>11</sup> – où les frontières entre les différents domaines de la réalité se brouillent, et où de nouvelles relations et connexions se forment – l'éclair constitue un processus d'ouverture et de transformation, où la pensée se libère de ses limites et accède à des potentialités insoupçonnées ; à toutes sorte de traversées ; à différents passages.

Selon nous, c'est ici, que Deleuze érige ses piliers théoriques qui guideront sa pensée ainsi que la nôtre ; à savoir une philosophie de l'expression (de la différence) : à savoir « un double mouvement d'extériorisation de la différence dans la nature et d'intériorisation dans la pensée » (Krtolica 2021 : 22), soit une métaphysique dans laquelle « ce double mouvement se confond avec celui de la production du monde phénoménal d'un côté et sa récollection dans l'intellect d'autre part » (*ibid.*). *In fine*, une philosophie produite par la différence et la répétition. Si *Empirisme et subjectivité* (Deleuze 1953) marque le « commencement » de la métaphysique deleuzienne, nous considérons que celle-ci culmine avec son ouvrage *Différence et Répétition*. En effet, la métaphysique deleuzienne « ne cède ni sur l'un ni sur le multiple, [elle se tient] ferme sur les deux à la fois, [sortant] l'affirmation du multiple comme différent non soumis à l'identique » (Villani 1998 : 59). Ainsi, si la philosophie deleuzienne n'est ni réductible à un système de l'Un-tout, ni exclusive au système ontologique de la différence puisque dépendante de sa propre réalisation (actualisation) ; la répétition comme revenir de la différence est « donc la seule Ontologie réalisée, c'est-à-dire l'univocité de l'être » (Deleuze 1969 : 387).

Appuyée les piliers théoriques de la métaphysique deleuzienne, comment interpréter la notion d'éclair dans son rapport avec le Cosmos ? Avec le précurseur sombre ? Et, via ce

---

<sup>11</sup> D'après David Lapoujade (2014), les mouvements aberrants ont une double caractéristique, c'est-à-dire qu'ils sont à la fois inexplicables et en même temps obéissent à une logique impérieuse. En porte-à-faux avec l'histoire de la philosophie, il s'agit – selon Deleuze et Guattari – de lutter contre le principe cardinal de raison au nom d'une nouvelle logique; en admettant que l'irrationnel n'est pas illogique. La philosophie deleuzo|guattarienne s'applique à penser – en dehors des voies « traditionnelles » de la raison – une logique de l'irrationnel. Notre réflexion concernant la logique de passage – le passage interstitiel –, s'inscrit dans le prolongement de cette perspective.

passage, cette *allée-retour* ?

L'éclair, c'est la *limite* ondulatoire du planomène – sa bifurcation –, l'horizon des événements, ce qui crée le *lien* au sein d'ensembles de singularités disparates, ce qui, au travers du chaos, met en *relation* des potentiels. Déjà Deleuze évoque des cas « célèbres » de décollement de territoires, créant de « vastes mouvements de déterritorialisation en pleine prise sur les territoires, et les traversant de fond en comble » (Deleuze 1980 : 400). Mais quel « pont » *entre* les différents ensembles de singularités disparates, comment les (dé)lier ? Afin d'y répondre, Deleuze, remonte l'envers du chemin – se reterritorialise – jusqu'à en re-venir à ce qu'il nomme le précurseur sombre.<sup>12</sup> Le précurseur sombre – transfuge cosmique – s'exprime dans la mise en relation qu'il effectue entre des potentiels différentialisés (séries hétérogènes), il établit le trajet – la face visible – entre les différentes intensités (univers), tandis que l'événement visible, l'*allée-retour*, se voit mis en lumière par l'éclair. Ainsi, l'éclair éclate et passe « entre intensités différentes, [...] précédées par un précurseur sombre, invisible, insensible, qui en détermine à l'avance le chemin renversé, comme en creux » (Deleuze 1968 : 156). L'éclair s'avère donc un processus d'induction permettant l'individuation en venant cristalliser les potentiels du système, c'est-à-dire qu'il agit comme un agent trans-phénoménale venant inscrire différents systèmes dans le temps. Il ne fait pas le pont entre individuation, phénomène et système mais il en permet leur (re)production. Autrement dit, « l'éclair fulgure, mais l'individuation ne se poursuit pas. Il laisse à l'extérieur les conditions de sa reproduction » (Krtolica 2013 : 3). Objet abstrait, l'éclair obéit à une *logique sémaphorique* ; l'éclair « rend visible » les objets transistants qui, eux, déplacent les lignes et se métamorphosent. Autrement dit, l'éclair c'est ce qui met en lumière la traversée :

il traverse l'esprit et, à cette occasion, il met en contact différents éléments idéels qui n'ont pas *a priori* de rapports les uns avec les autres ou des filiations sous-jacentes entre des idées connexes [et] suscite des points de contact à partir de rapports latents entre des réalités transitoires. (Sarnel 2012 : 7)

Quant à lui, le précurseur sombre assure la communication entre les séries hétérogènes agissant à titre de différenciant de ces différences ; « c'est ainsi qu'il les met en rapport immédiatement, de par sa propre puissance: il est l'en-soi de la différence ou le 'Différemment différent' » (Mengue 1994 : 157). Ainsi, la fonction du « différemment-différent » est *expressionniste* (Farinetti 2016) et non réflexive : le précurseur *trace* le chemin invisible,

visible qu'à l'envers, en tant que recouvert et parcouru par les phénomènes qu'il induit dans le système, il n'a pas d'autre place que celle à laquelle il « manque », pas d'autre identité que celle à laquelle il manque : il est précisément l'objet = x, celui qui « manque à sa place » comme à sa propre identité. (Deleuze 1969 : 157)

Figure marginale de la philosophie deleuzienne, le précurseur sombre précède l'émergence d'une pensée nouvelle et révolutionnaire. Figurant un rôle crucial dans la création

---

<sup>12</sup> La foudre « éclate entre intensités différentes, mais elle est précédée par un *précurseur sombre*, invisible, insensible, qui en détermine à l'avance le chemin renversé, comme en creux. De même, tout système contient son précurseur sombre qui assure la communication des séries de bordure... » (Deleuze 1968 : 156).

philosophique, scientifique, artistique (concepts, fonctions, percepts), il incarne la différence et la rupture avec les ensembles et les ordres dominants : de cette exclusion, naissent les nouvelles perspectives.<sup>13</sup> Le précurseur sombre et l'éclair se complètent mutuellement dans la métaphysique deleuzienne ; le premier détecte et exprime les virtualités, ouvrant ainsi la voie à l'éclair ; le second permet de saisir ces virtualités et de les actualiser. Ensemble, ils participent à la création d'une pensée novatrice, capable de repousser les frontières de la pensée établie et de générer de nouvelles perspectives métaphysiques, qu'elles soient cosmomorphes ou *akouô*morphes. Nous y reviendrons.

(Im)pensés de la métaphysique deleuzienne, le précurseur sombre et l'éclair – la différence et la répétition – jaillissent de chaque ensemble de singularités : ils sont l'expression du monde. Tel que le souligne Alain Beaulieu, Deleuze, en filigrane de Whitehead, considère l'existence de différents « mondes » et « *each of them is ordered according to its particular organization and rationality [...] that can contradict the order of some other worlds without calling into question the operational logic of the natural universe* » (Beaulieu 2016 : 201).

Ainsi, si l'éclair illumine le chemin *tracé* par le précurseur sombre, qu'est-ce que le chemin ? Quelle forme est donnée au passage, qu'elle est son acoustique ? Qu'est-ce qui peuple cette *allée-retour* ? Nous considérons que ces questions sont laissées de façon posthume par Deleuze|Guattari et – à l'image de leur philosophie – qu'elles *font signe* vers la cosmologie, en nous appelant à *faire-monde*.

## Acte deuxième : logique de passage

Comme Beaulieu le mentionne, la sensibilité deleuzienne envers la cosmologie s'exprime sous la forme d'une éthique. À rebours de la cosmologie moderne, Deleuze réintroduit une conception éthique de la cosmologie ; « *expressed by being worthy of the earthly events, a dynamic earth in the midst of infinite and endless processes of deterritorialization, an earth which is not only a point in a galaxy, but one galaxy among others* » (Beaulieu 2016 : 207). En marge de l'astrophysique moderne, la pensée deleuzienne s'ouvre sur le Cosmos, à l'instar d'une échappée cosmique, permettant l'expérience d'un « *existential realm of experience which enables to grasp the strangeness of a deterritorializing earth* » (Beaulieu 2016 : 207).

Ici, *faire-monde*, c'est donc faire l'expérience de différents agencements, de multiples ensembles de singularités, de naviguer différents univers existentiels.

À l'image de cette « fissure synchronique » induite par la rencontre entre l'éclair et le précurseur sombre : nous pourrions dire que le caractère typiquement cosmologique de la philosophie deleuzienne émerge de *la relation* avec Guattari.<sup>14</sup>

---

<sup>13</sup> « Le précurseur se cache sous des effets qui le recouvre [...] perpétuellement, il se déplace en lui-même et se déguise dans les séries, par ce dérobage, il engendre une illusion rétrospective qui veut que les séries entrent en communication en raison de leur ressemblance, et en raison de l'identité de l'agent. Identité et ressemblance loin d'être les *conditions* de fonctionnement de ces systèmes, sont au contraire des *effets* fictifs » (Mengue 1994 : 157).

<sup>14</sup> « Nous ne nous connaissons pas mais un ami commun voulait que nous nous connaissions. Pourtant, à première vue, nous n'avions rien pour nous entendre. Félix a toujours eu beaucoup de dimensions, beaucoup d'activités, psychiatriques, politiques, travail de groupe. C'est une 'étoile' de groupe. Ou plutôt il

C'est donc en vertu de cette rencontre que nous développons notre analyse concernant l'*allée-retour* qui, selon nous, permet de réintroduire les prérogatives d'une cosmologie aux spéculations métaphysiques (deleuziennes) et, *in fine*, deleuzo|guattariennes.

Véritable « fanal » cosmique, l'éclair permet de percevoir les interstices qui composent le monde, le précurseur sombre, lui, pave la voie à ce que nous nommons des passages interstitiels. Qu'en est-il de ces passages, de ces *allée-retours* ? Deleuze et Guattari explicitent cette dynamique – *allée-retour* – via l'analogie de la langouste à épines qui avant de se rassembler, quitterait son territoire « avant la première tempête d'hiver, et avant qu'un signe soit décelable à l'échelle des appareils humains » (Deleuze & Guattari 1980 : 401), formerait de longue procession de marche. Ces langoustes seraient guidées par des agencements hérités de la dernière période glaciaire. Ainsi, la « période glaciaire » n'est plus « un mouvement ni un rythme de milieu, pas davantage un mouvement ni un rythme territorialisant ou territorialisé » (*ibid.*), il s'agit – du fait de son acoustique propre – d'un vestige cosmique, d'un *objet singulier*. La logique de passage<sup>15</sup> propre à la transistancialité s'exprime au travers de l'*allée-retour*. La dé-couverte d'*objet singulier* s'entend comme re-découverte de la matière connue-inconnue. C'est-à-dire que l'*allée-retour* est la forme transistancialité que prend la réinjection d'*objets singuliers* – à titre de matière connue-inconnue – au sein du planomène. Si nous considérons que les *objets singuliers* forment une matière connue-inconnue, c'est en admettant la consistance que prend l'altérité cosmique dans nos relations avec l'univers.

Ici, l'*allée-retour* fait écho à ce que Guattari nommait *flash-back* : « parfois, en écrivant le rêve ou en le racontant, des morceaux de ce rêve réapparaissent » (Guattari 1981 : 4). Le *flash-back* ou l'*allée-retour* dé-couvre l'*objet singulier* qui, meut par une acoustique particulière, surgit<sup>16</sup> au cœur de l'ancre de l'agencement et s'incorpore aux nouveaux ensembles de singularités, à de nouvelles époques (Guattari 1981). Dès lors, si les milieux d'ordre terrestre s'inscrivent dans une logique du territoire fondamentalement régi par des forces de déterritorialisation/reterritorialisation et rythmé de ritournelles terrestres ondulatoires, comment l'*allée-retour* se détermine eu égard à la logique de passage ?

L'*allée-retour* donne forme à un interstice ; c'est donc le mouvement de l'*objet singulier* qui confère sa forme à l'interstice. Ainsi, l'échappée cosmique ou l'altérité cosmique serait impensable sans un « canal cosmique » : le passage interstitiel. En filigrane de la pensée de Frédéric Neyrat, nous considérons que l'*allée-retour* est régie en fonction de ce qu'il conceptualise comme des processus d'écart et de séparation (Neyrat 2018). Le passage interstitiel « n'est pas un clivage qui coupe le monde en deux sphères, il circule en chaque

---

faudrait le comparer à une mer : toujours mobile en apparence, avec des éclats de lumière tout le temps. Il peut sauter d'une activité à une autre, il dort peu, il voyage, il n'arrête pas. Il ne cesse pas. Il a des vitesses extraordinaires. Moi, je serais plutôt comme une colline : je bouge très peu, suis incapable de mener deux entreprises, mes idées sont des idées fixes, et les rares mouvements que j'ai sont intérieurs » (Deleuze 2003 : 218).

<sup>15</sup> En filigrane de René Scherer et de Charles Fourier, nous considérons à l'instar de Sarnel, que la pensée transitive ou la logique de passage s'institue au travers de « trois principes de base que sont le principe d'altérité, le principe de transition et le principe du tiers admis, face aux trois principes de base de la logique formelle que sont le principe d'identité, le principe de non-contradiction et le principe du tiers exclu » (Sarnel 2011 : 106).

<sup>16</sup> Dans sa propre découverte, Nietzsche a entrevu comme dans un rêve le moyen de fouler la terre, de l'effleurer, de danser et de ramener à la surface ce qui restait des monstres du fond et des figures du ciel (Deleuze 1968 : 131).

point de l'inséparable, qu'il soit technologique ou écosphérique » (95). En soi, le passage interstitiel étire (écarte) l'immanence en permettant au dehors et au dedans, à l'inhumain et à l'humain, à l'extra-terrestre et au terrestre de passer l'un dans l'autre et l'autre dans l'un (*ibid.*). Le passage interstitiel c'est « le lieu du possible qui s'énonce là où s'opère la rencontre, où s'ouvre 'l'écart' à partir duquel les forces vives apposent une résistance souterraine » (Khalsi 2017 : 8).

Ici, la notion d'interstice ou d'interstitielle est reprise dans de nombreux domaines telluriques, notamment, en sciences juridiques (Roussillon 1987) afin d'imager des lieux communs à tous (dimension spatiale) et de conceptualiser la durée juridique du temps de travail par exemple (dimension temporelle); en biologie où l'espace interstitiel ou le milieu liquide agit à titre de canal ou s'opère le « passage [interstitiel] des constituants du plasma sanguin à travers la paroi des capillaires sanguins, et fait retour au sang sous la forme d'un liquide incolore, drainé par les vaisseaux lymphatiques : la lymphe » (Grmek 1967 : 119); ou encore en littérature où l'espace interstitiel se décline en fonction des parcours, des cheminements, des passages au travers desquels « le réel et l'imaginaire se côtoient » (Bouvet 2020 : 44). Ainsi, la feuille ne présente pas l'interstice ; ce sont les innombrables « espaces entre les feuilles, entre les fleurs, qui forment des intervalles irréguliers, bougeant au gré du vent. Ces effets produits par le feuillage, notamment au sommet des arbres, nous font voir le ciel à travers des interstices » (Bouvet 2020 : 49). Dès lors, si l'interstice ne fait pas qu'office de transition entre le dedans et le dehors, c'est parce qu'il figure l'entre-deux ; ouvrant une véritable brèche entre les vivants et les morts, entre le réel et l'irréel : « Le monde est en ordre / Les morts dessous / Les vivants dessus » (Hébert 1992 : 31).

Littéralement, avec les passages interstitiels nous sortons « des agencements pour entrer dans [la] *mécanosphère* [dans le] plan de *cosmicisation* des forces à capter » (Deleuze & Guattari 1980 : 423). Ainsi, le passage interstitiel ne précède pas ce qui vient le peupler ou ce qu'il peut bien capter (*allée-retour, objets singuliers*), mais se construit et se remanie au travers d'une acoustique particulière. C'est précisément cette force vive qui permet la navigation en deçà et au-delà du passage interstitiel et, *in fine*, qui module la forme que prend le passage. Si les flux ondulatoires ou plis sont le propre acoustique des ritournelles terrestres, quelle acoustique pourrait composer les passages interstitiels ?

Déjà, le caractère cosmologique des passages interstitiels se précise comme « moment-entre » ou plutôt comme *mouvance-entre* la déterritorialisation *maximale* et le Cosmos (Genosko 1997). Transductions cosmomorphes – donc ontologiquement mouvants, passagers et sporadiques – les passages interstitiels en tant que pratiques ou pensées cosmomorphiques ont, en filigrane de la pensée de Montebello<sup>17</sup>, un rôle d'invention de transgression

---

<sup>17</sup> Selon Montebello nous traverserions – au-delà des crises écologiques ou libidinales – une crise métaphysique rendant l'habitabilité du monde caduque. Ici, *faire-monde* et recomposer un monde s'instituerait via de nouvelles métaphysiques dites cosmomorphes « capables de prendre en compte la multiplicité des êtres qui composent notre monde – êtres vivants, physiques et cosmiques [:] le monde est précisément ce qui ne peut plus être posé comme réalité primordiale ou en soi. Il n'y a pas de monde en soi ou de soi du monde. Le monde, nous y sommes constamment entrelacés, nous ne cessons de l'éprouver par mille expériences, de capter ses immenses ou minuscules ramifications par mille procédures différentes, sur mille bordures, à des niveaux différents, physiques, astronomique, biologiques, etc., nous

des limites, prise à revers des formations anthropomorphes qui propagent les mêmes illusions anthropocentriques, contrepoint aux déterritorialisations *absolues* qui rendent inconsistantes toute forme de relation et défont toute possibilité de créer un espace politique. Reconnecter la Terre à un cosmos plus positif, promouvoir une nouvelle Terre, instaurer une communication politique de l'hétérogène, telles seraient leurs fonctions. (Montebello 2016 : 231)

Quid de l'acoustique et des ritournelles qui peuplent les passages ?

Le propre des ritournelles terrestres veut qu'elles soient régies par un mouvement de déterritorialisation maximal et absolu. Ici, le problème de la consistance nous dit Deleuze|Guattari se situe dans la « manière dont tiennent ensemble les composantes d'un agencement territorial, [dans la] manière dont des agencements différents [se soudent aux] composantes de passage et de relais ». (Deleuze & Guattari 1980 : 403)

Ainsi, sporadiquement, elles cesseraient d'être terrestres pour devenir cosmiques :

quand le Nome religieux s'épanouit et se dissout dans un Cosmos panthéiste moléculaire ; quand le chant des oiseaux fait place aux combinaisons de l'eau, du vent, des nuages et des brouillards. « Dehors le vent, la pluie... » Le Cosmos comme immense ritournelle déterritorialisée. (*ibid.*)

Ce phénomène s'exprime, selon Éric Fossat, astéro-sismologue, – dans le cas du soleil – par la « compressibilité du gaz [qui] joue un rôle de ressort et provoque la propagation de perturbations de pression qui ne sont autres que des ondes acoustiques, c'est-à-dire des ondes sonores » (Fossat 2010 : 88). Si les ondes sonores provenant du soleil et des étoiles sont les seules à avoir été détectées avec certitude ; l'activité tellurique, quant à elle, engendre un vacarme tel qu'il « produit par la turbulence convective [...] une énergie acoustique suffisante pour faire entrer en résonance de nombreux modes propres acoustiques de la sphère solaire ou stellaire » (*ibid.*).

Si nous reprenons l'exemple des langoustes à épines mentionné en amont, nous constatons que la « dernière période glaciaire », comme *objet singulier*, libère ses propres agencements et ses propres ritournelles dans le Cosmos – sous forme d'échappées cosmiques – ; ce qui participe à la formation de passages interstitiels permettant, par la suite, la captation de ces « vestiges cosmiques » par les agencements sociaux actuels des langoustes. C'est-à-dire que les forces cosmiques persisteraient au travers d'espaces transistants qui permettraient le relais de ces forces au sein de différents agencements et de différents univers. La force acoustique des passages serait, dès lors, réverbérationnelle (en diffraction avec l'acoustique ondulatoire terrestre) puisque seul un état de latence au niveau de l'*akouô*<sup>18</sup> – de type acouphène – peut permettre à un son d'être capté, à la fois, de façon posthume et anthume : c'est ce que les sismologues stellaires appellent la musique du Soleil et des étoiles (Fossat 2010). Ici, la réverbération s'institue, tantôt, comme un

---

n'arrêtons pas de le décomposer ou de le recomposer[;] une métaphysique plus articulée doit se redonner pour ambition de faire consister les relations terrestres (formes, mondes, politiques) au moment même où ces relations sont rendues inconsistantes par les processus furieux de déterritorialisation du capitalisme », (Montebello 2016: 235-237) aux forces du Cosmos.

<sup>18</sup> Du grecque ancien akoustikos, *akouô* signifie entendre, soit métaboliser le son.

phénomène de persistance du son lorsque sa source a cessé de l'émettre, dû à une réflexion des ondes sonores qui reviennent aux oreilles de l'auditeur avec un certain retard (Schaeffer 1952 : 216), et, tantôt, comme la persistance d'un son dans un espace clos ou mi-clos après l'interruption de la source sonore (Schaeffer 1952).

## Épilogue

Notre travail s'enhardit de dynamiser l'intuition deleuzo|guattarienne quant aux logiques de passage ; via l'enchevêtrement théorique des notions d'éclair et de précurseur sombre, il s'applique à introduire une pensée cosmologique de la philosophie deleuzo|guattarienne. Inductions typiquement féliciennes, les passages interstitiels ou échappées cosmiques, au travers de la logique de transstantialité, ouvrent la voie à ces « décollements » des forces de la Terre afin de laisser place aux forces du Cosmos. Notre recherche concernant les passages interstitiels s'inscrit dans une volonté d'ouvrir la pensée au Cosmos ; de revaloriser le pôle acousmatique – *akoúô*morphique<sup>19</sup> – de nos relations au dehors ; et d'expérimenter différentes modalités sensorielles afin de permettre à la pensée de métaboliser<sup>20</sup> les délicates et complexes questions de l'émergence, du même et du différent ; et, enfin de *rendre audibles des forces non-audibles ; in fine de faire-monde*.

## BIBLIOGRAPHIE

- Alliez, É., & Querrien, A. (2008). « L'effet-guattari ». *Multitudes*, 34 : 22–29.
- Antonioli, M. (2009). « 7 : Gilles Deleuze et Félix Guattari : pour une géophilosophie ». In *Le territoire des philosophes*, ed. Thierry Paquot. Paris : La Découverte, 117–137.
- Antonioli M. et al. (2021). « Y a-t-il une “métaphysique” de Deleuze et Guattari et est-elle autonome par rapport à celle de Deleuze ? ». *Rue Descartes*, 99 : 10–26.
- Beaulieu, A. (2006). « Introduction to Gilles Deleuze's cosmological sensibility ». *Philosophy & Cosmology*, 16 : 199–211.
- Bouvet, R. (2020). « Les espaces interstitiels du végétal : Le flamboyant et le sumac au seuil des habitations chez Marie Ndiaye et Olivier Bleys ». *Phantasia*, 10 : 39–49.
- De Assis, P. et al. (2017). *The dark precursor: Deleuze and artistic research*. Leuven : Leuven University Press.

---

<sup>19</sup> Nous faisons références, ici, aux tentatives de notation musicale de phénomènes « complexes » de Iannis Xenakis (1992) ou encore de Karlheinz Stockhausen (1953).

<sup>20</sup> « L'effet de métabole est donc un phénomène collectif dans lequel émergent une multitude d'éléments en interaction. Ces éléments pour un laps de temps assez court, sous une forme ou une autre, apparaissent et disparaissent continuellement [...] Dans cette acceptation, on peut envisager l'effet de métabole comme une succession de changement (non uniformément rythmée) ; c'est-à-dire comme un enchaînement de passages d'une qualité topologique à une autre » (Tixier 2001 : 288).

- Deleuze, G. (1953). *Empirisme et subjectivité: Essai sur la nature humaine selon Hume*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Deleuze, G. (1968). *Différence et Répétition*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (1981). *Spinoza – Philosophie pratique*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (1996). *L'Abécédaire de Gilles Deleuze avec Claire Parnet : Z comme Zig-Zag*. Paris : Éditions Montparnasse.
- Deleuze, G. (2003). *Deux régimes de fous et autres textes (1975-1995)*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (2003b). *Pourparlers (1972-1990)*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Mille Plateaux : Capitalisme et Schizophrénie*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie ?*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Farinetti, M (2016). « La théorie de l'expression chez Leibniz et Spinoza d'après la réflexion de Deleuze ». *Philosophique*, 19 : 299–311.
- Fossat, E. (2010). « 8. Sismologie solaire et stellaire ». In : *Le ciel à découvert*, éd. J. Audouze. Paris : CNRS Éditions, 87–95.
- Genosko, G. (1997). « A Bestiary of Territoriality and Expression: Poster Fish, Bower Birds, and Spiny Lobsters ». *Revue Canadienne de Littérature Comparée*, 24 : 530–542.
- Guattari, F. (1972). *Psychanalyse et transversalité*. Paris : Maspéro.
- Guattari, F. (1979). *L'inconscient machinique : Essai de schizo-analyse*. Paris : Recherches.
- Guattari, F. (1981). *Transistancialités*. Toulouse : Chimères.
- Guattari, F. (1991). « L'hétérogenèse machinique ». *Chimères*, 11 : 78–97.
- Grmek, M. (1967). « Évolution des conceptions de Claude Bernard sur le milieu intérieur ». In *Philosophie et méthodologie scientifiques de Claude Bernard*. Paris : Masson, 117–150.
- Hébert, A. (1992). *Œuvre poétique 1950-1990*. Montréal : Les Éditions du Boréal.
- Heuzé Bruno (2003). « Planomène ». In *Le vocabulaire de Gilles Deleuze*, ed. R. Sasso et A. Villani. Nice : Les Cahiers de Noesis, 276–281.
- Jaquet, C. (2016). « Un balai de sorcière : Deleuze et la lecture de l'Éthique de Spinoza ». In *Spinoza-Deleuze : lectures croisées*, ed. Anne Sauvagnargues et al. Lyon : ENS Éditions, 83–95.
- Khalsi, K. (2017). « L'Espace interstitiel, lieu des possibles. Le futur selon Volodine ». *Contemporary French and Francophone Studies*, 21: 329–336.
- Krtolica, I. (2013). *Le système philosophique de Gilles Deleuze (1953-1970)*. Lyon : ENS Editions.
- Krtolica, I. (2021). « Y a-t-il une "métaphysique" de Deleuze et Guattari et est-elle autonome par rapport à celle de Deleuze ? ». *Rue Descartes*, 99 : 10–26.
- Lapoujade, D. (2014). *Deleuze, les mouvements aberrants*. Paris : Les Éditions de Minuit.

- Larbaud, V. (1966) *Les Poésies de A. O. Barnabooth*. Paris : Gallimard.
- Mengue, P. (1994). « Différence et répétition: P.U.F., 1960 ». In *Gilles Deleuze ou le système du multiple*. Paris : Éditions Kimé, 139–174.
- Montebello, P. (2016). *Métaphysiques cosmomorphes – La fin du monde humain*. Les Presses du Réel : Collection Drama.
- Montebello, P. (2021). « Entretien avec Pierre Montebello ». *Rue Descartes*, 99 : 85–111.
- Neyrat, F. (2014). « Dehors, séparation et négativité : Critique d'une situation exophobique ». *Lignes*, 44 : 115–125.
- Neyrat, F. (2016). « La matière sombre : Courte étude sur les nouveaux matérialismes et leur sombre revers ». *Lignes*, 51 : 117–130.
- Neyrat, F. (2018). « Dialectique de la séparation ». *Multitudes*, 72 : 86–96.
- Pasqua, H. (1989). « Gilles Deleuze, Le pli. Leibniz et le baroque ». *Revue philosophique de Louvain*, 87 : 537–538.
- Regnauld, H. (2012). « Les concepts de Félix Guattari et Gilles Deleuze et l'espace des géographes ». *Chimères*, 76 : 195–204.
- Roussillon, R. (1987). « Espaces et pratiques institutionnelles ». In *L'institution et les institutions*, ed. R. Kaës. Paris : Dunod, 156–176.
- Sarnel, R. (2007). « Lieux de passages et transversalités : Pour une dynamique Deleuzienne ». *Le Portique*, 20 : 1–9.
- Sarnel, R. (2011). « Transversalisme de la pensée : pour une dianoétique schérérienne ». *Cahiers critiques de philosophie*, 10 : 97–114.
- Schaeffer, P. (1952). *À la recherche d'une musique concrète*. Paris: Éditions du Seuil.
- Spindler, F. (2012). « Félure, ligne de fuite, événement : Deleuze et Fitzgerald ». In *Pratiques du hasard : Pour un matérialisme de la rencontre*, ed. J. Pollock. Perpignan : Presses universitaires de Perpignan, 119–129.
- Stockhausen, K. (1953). *Studie I, Studie II*. Hambourg : Deutsche Grammophon.
- Tixier, N. (2001). *Morphodynamique des ambiances construites*. Nantes : École Polytechnique de l'Université de Nantes.
- Villani, A. (1998). « La métaphysique de Deleuze ». *Futurs Antérieurs*, 43 : 55–70.
- Xenakis, I. (1992). *Formalized Music – Thought and Mathematics in music*. New-York : Pendragon.